

PROGRAMME DES MATINÉES DOMINICALES DU CARÊME 2005

Dimanche, le 13 février 2005 : Premier dimanche du carême 2005

Foi chrétienne, engagement social et eucharistie

Monsieur Gilles Roy

[Aller au texte](#)

Gilles Roy est une figure bien connue dans le milieu rimouskois. Témoin courageux de la foi chrétienne, il s'est surtout fait remarquer par son implication sociale. Le séjour qu'il a vécu en 1968-1969 à l'École missionnaire d'Action catholique et d'Action sociale à l'Isle en France a marqué un tournant dans sa vie. Cette expérience lui a fait réaliser encore plus la pertinence sociale de la foi chrétienne. De retour au Québec, il a œuvré dans les « Opérations dignité » particulièrement dans « Opération dignité III » dont il fut le président. Par la suite, agronome de formation, il fut engagé par la Faculté d'agriculture de l'Université Laval comme coordonnateur d'une démarche communautaire dans le JAL. Cette démarche a débouché sur la mise en place d'un système coopératif qui a fait sa marque au Québec.

Monsieur Roy a toujours su allier la réflexion et l'action. Nous lui avons demandé de nous entretenir sur le lien qu'il établit entre la foi et l'engagement social et de préciser l'importance qu'il donne à l'eucharistie dans l'engagement social. L'année de l'eucharistie nous invitait à ce développement.

Nous remercions Monsieur Roy d'avoir accepté d'ouvrir nos matinées dominicales du carême 2005.

Le Programme :

14h00 Prélude musical : Josée April, organiste et Benoît Plourde, saxophoniste
14h30 Conférence : Monsieur Gilles Roy: *Foi, engagement social et eucharistie*
15h30 Échange avec l'auditoire
16h00 Salutations

Dimanche, le 20 février 2005 : Deuxième dimanche du Carême

Dire la foi dans les mots d'ici; faut-il réinventer le Credo ?

Père Normand Provencher, o.m.i.

[Aller au texte](#)

Le Père Normand Provencher est professeur à la Faculté de théologie de l'Université Saint-Paul d'Ottawa. Il est aussi membre de l'équipe de rédaction de *Prions en Église* et de *Rassembler*. Ses ouvrages: *Dieu, le Vivant, Trop tard ?* et *Dieu ! Réponse à Albert Jacquard* ont suscité l'intérêt de plusieurs personnes tant au Canada qu'à l'étranger.

De plus, le Père Provencher est un conférencier et un animateur recherché par les diocèses du Canada francophone et à l'étranger. Nous le remercions d'avoir accepté d'apporter sa contribution à nos *Matinées dominicales du carême 2005*.

Le Programme :

14h00 Prélude musical : Josée April, organiste et Élise Lavoie, violoniste
14h30 Conférence : Père Normand Provencher : *Dire la foi dans les mots d'ici;
faut-il réinventer le Credo ?*
15h30 Échange avec l'auditoire
16h00 Salutations

Dimanche, le 27 février 2005 : Troisième dimanche du Carême *Une vie consacrée à l'engagement social* **S. Yvonne Bergeron, c.n.d.**

[Aller au texte](#)

Sœur Yvonne Bergeron est une personnalité bien connue au Québec. Ayant débuté sa carrière dans le monde de l'enseignement au niveau primaire et secondaire, elle s'est vite retrouvée professeure dans les Facultés de théologie des Universités de Montréal, de Sherbrooke et de l'Institut de pastorale des Dominicains. Sœur Bergeron sait allier la rigueur intellectuelle et l'action. C'est ainsi qu'elle fut coordonnatrice du Service de la pastorale sociale du diocèse de Sherbrooke durant de nombreuses années. Elle a fait également partie du Réseau Femmes et ministères.

Actuellement elle est conseillère provinciale de sa Congrégation, membre du Conseil national de Développement et Paix, membre du Réseau des chercheuses féministes du Québec, membre du Comité de soutien au partenariat hommes et femmes en Église de l'Assemblée des évêques du Québec en plus d'être membres de différents comités d'organisme communautaires. Elle poursuit aussi ses recherches, écrit et intervient sur le rapport entre la théologie et le développement social, la justice économique et écologique, la solidarité internationale ainsi que l'équilibre des relations hommes/femmes.

Le Programme :

14h00 Prélude musical : Josée April, organiste et Mariette Gendron-Bouchard, violoncelliste
14h30 Conférence : S. Yvonne Bergeron : *Une vie consacrée à l'engagement social*
15h30 Échange avec l'auditoire
16h00 Salutations

Raymond Dumais

Rimouski, le 31 janvier 2005

École de Pastorale - Diocèse de Rimouski

LES MATINÉES DOMINICALES DU CARÊME 2005

Pour ses Matinées dominicales du Carême, l'*École de pastorale* invitait cette année trois autres personnes à venir témoigner de leur engagement et interroger nos comportements de croyantes et de croyants dans différentes situations sociales. Nous recevions, **le 13 février**, au premier dimanche, M. **Gilles ROY**, figure bien connue et bien enracinée dans le milieu régional.

Nous reproduisons ici une note de présentation et le texte de son intervention :

1/PRÉSENTATION

Gilles ROY est une figure bien connue dans le milieu rimouskois. Témoin courageux de la foi chrétienne, il s'est surtout fait remarquer par son implication sociale. Le séjour qu'il a vécu en 1968-1969 à l'École missionnaire d'Action catholique et d'Action sociale à Lille en France a marqué un tournant dans sa vie. Cette expérience lui a fait réaliser encore plus la pertinence sociale de la foi chrétienne. De retour au Québec, il a œuvré dans les « Opérations dignité » particulièrement dans « Opération dignité III » dont il fut le président. Par la suite, agronome de formation, il fut engagé par la Faculté d'agriculture de l'Université Laval comme coordonnateur d'une démarche communautaire dans le JAL. Cette démarche a débouché sur la mise en place d'un système coopératif qui a fait sa marque au Québec.

Monsieur Roy a toujours su allier la réflexion et l'action. Nous lui avons demandé de nous entretenir du lien qu'il établit entre la foi et l'engagement social et de préciser l'importance qu'il donne à l'eucharistie dans l'engagement social. L'année de l'eucharistie nous invitait à ce développement.

2/INTERVENTION

FOI CHRÉTIENNE, ENGAGEMENT SOCIAL ET EUCHARISTIE

C'est avec beaucoup d'émotion que je me retrouve ici, aujourd'hui, dans la Cathédrale de Rimouski en présence d'une aussi belle assistance. Cette émotion, je la vis à deux niveaux. Et je me permets de vous traduire ce sentiment bien simplement.

D'abord, je ne peux résister à la tentation de vous dire que le 12 juin dernier marquait le 50^{ième} anniversaire de mon ordination sacerdotale dans cette même cathédrale par M^{gr} Charles-Eugène Parent. Ce 12 juin 1954 était un moment marquant de mon aventure humaine et il le demeure toujours même si je n'ai pas vécu ces cinquante ans de sacerdoce selon le trajet traditionnel. À ce titre, prendre la parole ici aujourd'hui me touche

profondément. Merci de me donner la joie de vivre ce moment.

Deuxièmement, quand j'ai accepté l'invitation de M. Raymond Dumais, je n'ai pas tout de suite saisi que je devais ouvrir la série des conférences du carême 2005 à la cathédrale. Le thème m'intéressait et j'acceptai d'emblée. C'est tout un honneur pour moi et c'est avec bonheur que j'assume ce défi ... et sur ce thème qui me tient tellement à cœur:

«Foi chrétienne - Engagement social - Eucharistie ».

Oui, «Foi chrétienne, Engagement social et Eucharistie», pour moi, ce sont trois éléments en très étroite relation, ou, du moins, devraient l'être...pour tout croyant.

C'est ce que je veux tenter de vous démontrer...

Une pensée de Blaise Pascal pour nous lancer:

«Sur la foi, il y a suffisamment de lumière pour qui veut croire, et suffisamment d'ombres pour qui ne veut pas croire».

.Je me range dans le groupe de ceux qui y voient suffisamment de lumière. Ce qui ne veut pas dire que je n'y vois aucune ombre. Sans cela, je n'aurais pas besoin de la foi. Et je respecte ceux qui y voient plus d'ombre que de lumière. Essayons d'y voir un peu plus de lumière.

FOI CHRÉTIENNE - ENGAGEMENT SOCIAL - EUCHARISTIE

LA FOI pour moi, signifie:

Adhésion au Christ un Guide un Maître
à son Message pour la
construction
du Royaume d'amour
de justice
de paix
à son Église dépositaire du Message
et de son actualisation
-Peuple de Dieu
-Au cœur du Monde

Monde, matière première
du Royaume

Royaume, Monde d'amour
de justice
de paix

célébré et ressourcé
en Eucharistie.

Ma FOI me renvoie au cœur du monde, ce monde matière première du Royaume, Royaume d'amour, de justice et de paix célébré et ressourcé en Eucharistie.

D'abord, je vous ferai remarquer que j'ai mis spontanément « engagement social » dans le titre. Ce qui ne veut pas dire que j'oublie les deux autres types d'engagement que présente, avec raison, Jacques Grand'Maison dans son dernier ouvrage, « *Du jardin secret aux appels de la vie* ». L'auteur retient trois types de pratique de l'engagement: l'engagement personnel quotidien, l'engagement social et l'engagement politique.

L'engagement personnel quotidien, c'est l'ensemble des « *engagements qu'on prend dans les tâches quotidiennes et les rapports humains: travail, amour, famille, milieu de vie, entraide* », bref, c'est le quotidien vécu comme lieu d'engagement. C'est le premier niveau où loge notre vérité profonde, où se précisent nos valeurs fondamentales et se révèle notre capacité de cohérence entre ces valeurs et notre vécu. C'est le baromètre de notre sens social et c'est le cœur de notre rayonnement dans la communauté qui nous entoure. Il est engagement personnel quotidien, mais il est déjà social. C'est là que se bâtissent nos responsabilités citoyennes et nos idéaux de société plus juste et plus solidaire. Je ne peux l'oublier quand je parle d'engagement social. (Rôle de la famille, importance du milieu de travail).

L'engagement politique signifie l'implication dans l'un ou l'autre des niveaux de fonctionnement de notre société ou toute action qui tente de « *donner à l'esprit démocratique toute son ampleur et sa profondeur et vise des solidarités de sociétés* », selon la formulation même de Jacques Grand'Maison. Comme citoyens et citoyennes, à ce niveau, nous faisons face à de nombreux choix collectifs qui ne peuvent nous laisser indifférents et que nous impose le contexte moderne, entre autres, de la mondialisation, - pensez à l'émission «La part des choses» sur RDI du dimanche 30 janvier avec Denise Verreault et un ancien ambassadeur... -, qu'est-ce que nous réserve comme société cette mondialisation sauvage? Pensons aussi au contexte de l'économie du savoir, de la

pauvreté à surmonter, de la ghettoïsation ethnique ou religieuse, (le cas récent des écoles juives et les questions soulevées par ce dossier). Pensons encore à la réévaluation du rôle de l'État... à l'ordre du jour. Et je pourrais continuer. Mais ce sont là tout autant de questions auxquelles on est confronté dès qu'on s'engage socialement. Nous ne pouvons y rester indifférents, individuellement ou collectivement... à moins de vivre sur une autre planète.

L'engagement social, à mon sens, se situe entre les deux, engagement personnel quotidien et engagement politique mais les englobe aussi. Mon exposé rejoint les trois niveaux quand je parle d'engagement social. J'aurai l'occasion de le signaler et vous le constaterez vous-même. C'était bon d'en faire la distinction.

MON ADHÉSION AU CHRIST

Ma foi, où je la puise, où je l'alimente? .Je dois me poser la question.

La source d'inspiration de tout engagement comme croyant réside d'abord dans la Parole de Dieu, Ancien et surtout Nouveau Testament, l'Évangile. La Parole de Dieu dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament atteste qu'Il est contre toute exploitation et toute oppression de l'homme par l'homme.

La lutte pour la justice est au cœur de la démarche spirituelle des prophètes de l'Ancien Testament. Le thème de la libération y est central avec la libération du peuple d'Israël de l'exploitation et de l'oppression dont il était victime en Égypte.

Et dans le Nouveau Testament, le vécu et le discours de Jésus, tout au long de l'Évangile, attestent de sa volonté d'une société libre, sur cette terre, libre dans le sens le plus profond du terme : libre de toute aliénation, libre de toute exploitation, libre de toute oppression.

Jésus témoigne, tout au long de son vécu dans le contexte culturel de son époque, dans la réalité de son environnement humain et par delà les prescriptions de la loi juive, de sa volonté de libérer et de faire grandir les démunis, les exclus, les petits. Son attitude et sa parole sont un rappel constant de la dignité humaine, du respect des petits et des pauvres, du droit à être entendu dans la société.

Et c'est dans la réalité du vécu de son milieu qu'il passe le message. Dans la barque des pêcheurs du lac de Tibériade, et sans baldaquin, il prépare les esprits à l'accueil de son enseignement. Il s'invite chez Zachée, ce publicain, ce pécheur, sans tenir compte des commentaires négatifs de son entourage. Il accueille les femmes classées comme prostituées. Le droit à être entendu, à être respecté est présent dans toute son aventure humaine.

La Parole du Christ concerne la vie en société, dans la société de son époque, et, donc, pour nous, en l'actualisant, la Parole du Christ concerne la vie que nous avons à assumer

en notre temps. Et tout son vécu nous donne le sens véritable de son Incarnation. «*L'Évangile dans toute la vie*». L'Incarnation de toutes ces valeurs dans notre quotidien autant que dans notre action pour bâtir un monde meilleur. Jésus nous apprend qu'il n'y a pas de Rédemption sans Incarnation.

L'ÉGLISE ET L'ACTUALISATION DU MESSAGE

Mon adhésion au Christ et à son Message se justifie par cet ensemble de considérations. L'Église, instrument d'actualisation du Message, a à expliciter pour le monde d'aujourd'hui la portée de cet enseignement fondamental. Mais l'Église, dans quel sens?

Je crois fermement que notre perception de l'Église conditionne beaucoup notre engagement dans la foi au service de nos frères et sœurs et à la construction d'un monde meilleur. Dans ce sens, Vatican II a ouvert des pistes nouvelles, sources d'une espérance extraordinaire. Vatican II est une actualisation, pour le monde d'aujourd'hui, du Message du Christ, surtout par deux documents, *Lumen Gentium*, ou Église, Peuple de Dieu, et *Gaudium et Spes*, ou Église dans le monde de ce temps, deux grandes chartes qui constituent l'axe fondamental du Concile et qui présentent une vision renouvelée de l'Église. On a encore à en découvrir toute la portée.

-- L'Église, Peuple de Dieu.

Par ces documents, Vatican II a marqué un tournant très profond de l'ecclésiologie. Selon Christian Duquoc, «*on passait, dans l'enseignement officiel, d'une Église conçue comme hiérarchie de pouvoirs à une Église conçue comme COMMUNAUTÉ ET PEUPLE DE DIEU*», peuple de Dieu que tous les êtres humains sont appelés à former, peuple de Dieu tout entier sacerdotal et jouissant d'une égale dignité personnelle, peuple de Dieu en marche. Ce document *Lumen Gentium* marque aussi un accueil important à tous les hommes et à toutes les femmes de bonne volonté à la recherche d'un sens à leur vie, en quête de vérité. Il signifie la mise au rancart du «*Hors de l'Église, point de salut!*» Respect de voies multiples. Respect de l'autre.

Est-on vraiment rendu à cette compréhension de l'Église et à son actualisation? Avons-nous découvert que, comme membres du Peuple de Dieu, de cette Communauté qu'est l'Église, nous nous devons d'être des témoins du message et les constructeurs du Royaume? La carence de prêtres est peut-être pour nous l'occasion de découvrir notre responsabilité de témoins multiplicateurs, l'occasion de bâtir une Église du témoignage dans les milieux de vie réelle. C'est le défi qui s'offre à nous aujourd'hui. À nous de le relever!!!

Je me permets de citer encore Jacques Grand'Maison dans son volume intitulé: «*La seconde évangélisation*» des années 1973 :

«Toute sorte de possibilités nouvelles apparaissent là où l'Église cesse d'être un haut-lieu clérical pour devenir le carrefour des témoins dispersés sur les routes du monde. Un carrefour spirituel qui s'offre aux quêtes de sens, aux requêtes de libération et aux solidarités réelles de la vie».

Cette citation, pour moi, ne diminue pas l'importance du rôle du clergé, du rôle des pasteurs, au service de la communauté, par leur sacerdoce ministériel; elle ne diminue pas la préoccupation qui doit nous habiter de prier pour les vocations; mais elle met le focus sur l'importance de la responsabilité pour chacun de nous, dans notre champ de rayonnement, d'être des témoins du message du Christ, de son message d'amour, de partage, de justice et de paix. Les responsables de la pastorale ont alors la mission fort importante d'animer ce cheminement et de l'alimenter dans un esprit de service et d'écoute. C'est le défi d'une Église nouvelle!

- L'Église dans le monde de ce temps.

Et, justement, la grande évolution conciliaire demeure cette découverte de l'ÉGLISE AU CŒUR DU MONDE. L'Église est dans le monde; c'est là qu'elle doit trouver son enracinement fondamental, enracinement fondamental dans le vécu, dans la vie, dans l'histoire en perpétuelle évolution. C'est dans ce monde que doit s'incarner la Mission. Ce monde devient Royaume.

«...Le message chrétien ne détourne pas les hommes de la construction du monde et ne les incite pas à se désintéresser du sort de leurs semblables; il leur en fait au contraire un devoir plus pressant.» (Gaudium et Spes, no 34, # 3).

« Mystérieusement, le Royaume est déjà présent sur cette terre », dira plus loin le même document. (No 39, # 3).

C'est donc dire que lorsqu'on travaille à la promotion humaine de la personne, dans la ligne de son être, on bâtit le Royaume de Dieu; on le fait progresser. Toute activité humaine positive entre déjà dans la construction du Royaume.

Et l'Assemblée des Évêques du Québec abondait dans le même sens dans leur message du premier mai 1994: «L'engagement des communautés chrétiennes dans la société », même si le ton me semble oublier les nuances de la définition de l'Église par Vatican II.

«Pour se trouver elle-même et vivre en fidélité à sa vocation, l'Église doit se porter à la rencontre du monde, c'est-à-dire de la famille humaine avec toutes ses réalités culturelles, sociales, économiques et politiques. Née de Jésus le Ressuscité, elle ne peut, sans le trahir, s'abstraire des conditions historiques du temps et du lieu où elle s'implante. Son point d'ancrage, c'est le monde. »

L'Église, c'est la famille humaine en marche. Vatican II l'a définie « Peuple de Dieu » et nous a fait comprendre qu'elle est dans le monde ou elle n'est pas... L'Église, c'est le

Royaume de Dieu en construction par l'Incarnation des valeurs fondamentales d'amour, de justice et de paix dans le quotidien des hommes et des femmes à l'œuvre à travers les «réalités culturelles, sociales, économiques et politiques»; et à travers les cheminements individuels et collectifs.

Confesser sa foi aujourd'hui, ce n'est pas d'abord expliquer un Credo abstrait, ni même vivre une liturgie trop souvent loin de la vie; c'est accepter les exigences de l'Évangile par un engagement concret dans la construction d'un monde meilleur, matière première du Royaume. C'est être préoccupé d'incarner les valeurs de justice, de paix et d'amour dans un monde souvent déchiré où l'homme et la femme ont de la misère à retrouver leur dignité. C'est vivre « *un engagement fondé sur une dynamique de projets, à la mesure de chacun, variés* », mais collés à la vie, aux problèmes du milieu, projets à travers lesquels on essaie de vivre un Évangile incarné et où on se découvre d'une Église présente au monde. Un engagement qui n'est pas une prédication mais un témoignage. Le témoignage vaut souvent une prédication et il peut être souvent l'occasion d'échanges très riches au point de vue découverte d'un sens à la vie. Le Christ nous a appris qu'il n'y a pas de Rédemption sans Incarnation.

Credo et liturgie deviennent alors essentiels pour alimenter cet engagement, mais Credo et liturgie qui se doivent de rejoindre vraiment les acteurs de cette action de construction du monde.

Car des acteurs de cette construction du monde, il y 'en a chez-nous. Le travail et la vie quotidienne de citoyens et citoyennes pour la survie de leur famille et de leur collectivité ne sont pas négligeables dans ce sens. L'engagement concret pour la justice sociale est vécu par beaucoup de monde dans notre milieu.

Les Opérations Dignité en ont été un modèle concret. Des leaders religieux ont pris la vedette sans doute... J'en sais quelque chose... Mais des comités de citoyens se sont formés dans plus de soixante-dix paroisses. Des hommes et des femmes se sont engagés vraiment.

Prendre parti pour les plus démunis, être leur porte-parole mais les habiliter à prendre la parole, lutter pour la justice, l'utilisation équitable des ressources de notre milieu, la survie des groupes, des collectivités menacées. Tels étaient les objectifs de cette action. Les batailles politiques, dans ce contexte, n'ont pas manqué. Pensons seulement à la lutte contre l'Arrêté en Conseil 2874 en 1972 qui décrétait la fermeture de 28 localités dans l'Est du Québec. Les pressions exercées par l'ensemble des citoyens engagés dans le mouvement provoquèrent l'annulation de la mesure et la proclamation d'un nouvel Arrêté qui, pour la première fois, parlait d'aménagement intégré des ressources. On avait gagné de changer le discours officiel. On ne parlait plus de déménagement mais d'aménagement.

La Coalition Urgence. Rurale a pris la relève dans un contexte guère plus facile et poursuit son action pour la consolidation des milieux les plus menacés et la survie du milieu rural. Hier, justement, se tenait à l'UQAR un colloque sur le thème: «Aménageons

l'avenir de la ruralité: le pari du développement». Le défi est encore là et questionnant pour toute la région. Plus de cent participants et participantes de tous les coins de notre territoire se sont interrogés sur la situation de notre milieu rural et ont mis un accent très fort sur l'urgence de la solidarité dans l'action pour un développement durable et profitable à l'ensemble de nos collectivités. Le président concluait en affirmant: « La Coalition, c'est tout vous autres!!! ». J'avais l'impression d'entendre ce que j'ai le goût de vous dire aujourd'hui: « L'Église, c'est tout vous autres... c'est tout nous autres!!! ».

L'expérience du JAL, dans le Témiscouata, pour la survie de trois localités, St-Juste, Auclair et Lejeune, a été l'occasion de dépassement pour plusieurs au service de la collectivité. L'action se poursuit après trente ans de cheminement et rayonne même à l'extérieur de la région.

Ici même, à Rimouski, le Regroupement contre l'Appauvrissement dans Rimouski-Neigette réunit plus de vingt-cinq organismes, des citoyens et des citoyennes, tous et toutes également préoccupés du mieux-être des plus démunis de notre société. Action populaire, la Maison des femmes, l'Arbre de Vie, Développement et Paix, l'Arrimage, le Transit, Moisson Rimouski-Neigette, le Comité logement, le Répit du passant, l'ACEF, etc. Se développe dans ce regroupement une solidarité dans l'action et une préoccupation de complémentarité dans les interventions auprès des marginaux de notre milieu. Et parfois, on y sent le besoin d'un ressourcement. C'est arrivé déjà. Ça pourrait arriver plus souvent...

De nombreux organismes, de nombreuses structures à caractère social, professionnel, culturel et même économique sont préoccupés, par l'action et par l'influence de leurs membres, du mieux-être de leur collectivité et de leur coin de pays. La liste en serait impressionnante. Et on serait surpris du nombre de ces acteurs qui pourraient témoigner que les valeurs de justice et de partage ont vraiment marqué leur carrière.

Ce sont là tout autant d'organismes, de personnes à l'œuvre pour la construction d'un monde meilleur. Pour la construction du Royaume, pour revenir au cœur de notre réflexion. Mais le lien entre l'agir humain et l'incarnation des valeurs évangéliques d'amour, de justice, de partage et de paix n'est pas toujours conscient et peut-être trop souvent absent.

«Une pastorale et une foi qui ne savent pas se vivre ni s'exprimer dans les lieux naturels de la quotidienneté condamnent l'Esprit aux enclos sacrés.» (Jacques Grand'Maison, La seconde évangélisation).

Pourtant l'Esprit est à l'œuvre dans l'action de revitalisation du milieu; il n'est pas que dans les «enclos sacrés». Comment faire prendre conscience davantage que l'engagement social sous ses multiples facettes est le canal privilégié de l'Incarnation des valeurs évangéliques d'amour et de partage? Comment faire comprendre que l'Esprit est à l'œuvre dans tous les efforts de construction d'un monde meilleur, dans le labeur quotidien pour assurer sa survie et le mieux-être des siens et de son environnement? Il me semble qu'on n'a pas mis suffisamment d'efforts à faire passer ce message. Comment actualiser ce

message? Comment en faire découvrir toute la portée en toute discrétion et en tout respect du cheminement de chaque personne et de chaque groupe?

PASTORALE SOCIALE ET EUCHARISTIE

Deux éléments entrent, selon moi, en ligne de compte: la pastorale sociale et l'Eucharistie comme lieu de célébration et de ressourcement de l'engagement.

La pastorale sociale doit s'appliquer, et c'est son rôle, il me semble, à donner cette couleur évangélique à l'engagement social, à teinter de cette préoccupation tous les gestes concrets du quotidien dans le respect du cheminement de chacun. Le *Chantier* diocésain a posé le problème et le défi demeure de trouver les moyens d'actualiser cet idéal. La pastorale sociale n'a pas nécessairement, je crois, à initier elle-même des projets; elle peut le faire sans doute, mais elle a surtout à identifier des «actions-terrain» à encourager, à influencer et peut-être à inviter pour célébrer la vie dans nos liturgies et faire de notre célébration eucharistique, comme disait Teilhard de Chardin, une « messe sur le monde ».

On a vraiment à apprendre dans nos Eucharisties à célébrer la vie, à nourrir spirituellement les divers engagements des chrétiens et des chrétiennes. J'avoue ici, bien humblement, la difficulté que j'ai vécu d'y trouver tout au long de mon cheminement personnel un ressourcement... Nos Eucharisties oublient souvent et trop souvent l'Incarnation et ce monde matière première du Royaume. La Rédemption passe par l'Incarnation. Jésus nous l'a appris, on l'a souvent oublié. La liturgie, les sacrements sont là pour célébrer cette Incarnation du Christ dans la réalité du monde d'aujourd'hui à célébrer, à nourrir et à influencer.

Je suis conscient que ce n'est pas facile d'ouvrir nos liturgies sur le monde. Pourtant, j'ai assisté à certaines célébrations qui étaient un effort dans ce sens. Les Eucharisties qui soulignent, avec les jeunes, le début ou la fin de l'année scolaire touchent les jeunes mais aussi les parents. La messe de huit heures qui célébrait Noël avec les jeunes à Saint-Pie X, pour les fidèles qui remplissaient l'église, fut émouvante à cause du témoignage des jeunes présents qui vinrent nous dire ce qu'était Noël pour eux. Dès qu'il y a du vécu, on accroche... À preuve, les églises se remplissent dès qu'un événement particulier y est célébré.

Et je suis tenté de vous raconter une aventure vécue à Les Méchins il y a quelques années. Les jeunes, déjà d'un certain âge, étaient à aménager un lieu de rassemblement pour la jeunesse de la paroisse. Pour financer leur ameublement et leur système de son, l'équipe des responsables avait pensé organiser un marcheton un dimanche matin. L'idée m'est venu de leur suggérer de venir le samedi soir célébrer leur projet à la messe. Certains m'avaient signifié qu'ils ne croyaient pas à « mes patentes », mais tous y étaient avec leurs godasses de marche et leurs pancartes. Et l'entrée se fit de la sacristie avec le groupe en chantant: « Un mille à pied, ça use, ça use les souliers... ». Tout le groupe entoura l'autel et anima la célébration. L'église était pleine et je signifiai à l'assemblée que si le Christ était physiquement avec nous, il serait avec la gang de jeunes, mais

spirituellement il était avec nous... Les suites à cette initiative furent assez éloquents: animation de la Semaine Sainte et, en particulier, un spectacle sons et lumières dans la belle église de Les Méchins, le Vendredi Saint, sur le thème de la Passion...

Le défi est de trouver le moyen de mettre en valeur par nos célébrations les divers engagements qui se vivent dans notre milieu. Je rêve de célébrations qui signalent le rayonnement concret de groupes, d'organismes qui oeuvrent dans nos collectivités, avec participation et témoignages des acteurs visés et cela avec une certaine souplesse dans le rituel mais dans le respect de l'essentiel du sacrement et de sa portée, l'essentiel du mystère pascal qu'on célèbre, Jésus Christ.

Et j'ai le goût de citer un texte de Léonard Parent tiré d'un numéro du Centre Saint-Germain du mois de février 1968, car ce n'est pas d'aujourd'hui que se pose la question. Léonard écrivait:

«Si nos gens sentaient qu'ils sont chrétiens et les fils bien-aimés du Père dans les travaux qu'ils font, dans les progrès qu'ils inventent, dans les joies qu'ils ressentent, dans les inquiétudes qu'ils portent... y aurait-il une crise de la foi?»

Et j'ai le goût de conclure avec un texte des évêques tiré du document déjà cité :

«La réalité sociale, rappelons-le, est un lieu obligé de la réalisation de la mission. L'Esprit attend les humains en ces terrains où ils cherchent à changer leur monde et à se libérer avec d'autres. C'est donc à partir de là, c'est-à-dire à partir d'une pratique de justice, que les communautés croyantes doivent écouter et réactualiser la Parole de Dieu».

Ou autrement dit célébrer et ressourcer l'engagement dans la construction du Royaume par une Eucharistie incarnée et proche de la vie. L'année de l'Eucharistie proclamée par Jean-Paul II est une occasion de choix pour relever ce défi de célébrations qui nous solidarisent dans l'action de construction du Royaume et alimentent notre cheminement par l'accent mis sur le lien entre FOI et ENGAGEMENT.

FOI CHRÉTIENNE, ENGAGEMENT SOCIAL ET EUCHARISTIE, sont bien reliés dans le message des Évêques de 1994. C'est ce message que j'ai essayé de vous resituer en 2005. À nous tous de l'actualiser dans la réalité de notre contexte humain, social et ecclésial d'aujourd'hui. Le défi de l'Église d'aujourd'hui, d'une Église à inventer. Notre défi! «L'Église, c'est tous nous autres!!! »

Merci de m'avoir écouté jusqu'à la fin!

LES MATINÉES DOMINICALES DU CARÊME 2005

Pour ses Matinées dominicales du Carême, l'*École de pastorale* invitait cette année trois personnes à venir témoigner de leur engagement et interroger nos comportements de croyantes et de croyants dans différentes situations sociales.

Nous recevions le **20 février**, au deuxième dimanche, le P. **Normand PROVENCHER**, o.m.i., professeur de théologie à l'Université Saint-Paul d'Ottawa, auteur de plusieurs ouvrages dont *Croire à quoi? Croire à qui?* Publié chez Novalis en 2004.

Nous reproduisons ici le texte de son intervention :

DIRE LA FOI DANS LES MOTS D'AUJOURD'HUI FAUT-IL RÉÉCRIRE LE CREDO?

À l'assemblée du dimanche, lorsque nous récitons à toute allure le Credo, que mettons-nous sous les formules : «le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre», «conçu du Saint-Esprit», «assis à la droite de Dieu». Après la récitation du Credo, j'ai souvent été tenté de poser la question suivante : «À quoi avez-vous pensé en répétant ces mots devenus si énigmatiques pour la plupart d'entre nous?» Plusieurs n'hésiteraient pas à dire qu'il s'agit d'une langue étrangère n'exprimant plus leur foi. Le message chrétien sur Dieu leur semble d'un autre âge, un âge révolu, qui n'est plus pertinent pour aujourd'hui. Les mots de la foi chrétienne seraient donc devenus comme des «hiéroglyphes» que seuls de savants théologiens et théologiennes réussissent à décoder.

Dès ses origines, l'Église a exprimé le message de la révélation sur Dieu dans des expressions différentes de celles de la Bible pour mieux rejoindre les gens de cette époque et aussi pour exprimer de façon précise le donné de la foi. Ainsi sont nés les diverses expressions de la foi, les Credo, les dogmes. Cette nouveauté répondait à un souci de fidélité et d'évangélisation. Le symbole des Apôtres et celui de Nicée-Constantinople disent le cœur de la foi au Dieu révélé en Jésus Christ. Mais ils le font dans le langage d'une culture et d'une époque qui ne sont plus les nôtres. Le temps ne serait-il donc pas venue de «faire parler» le Credo, de le réécrire?

La foi chrétienne en panne

L'un des graves problèmes de l'Église d'ici est la transmission de la foi et des valeurs chrétiennes. Ça ne passe plus! Il devient de plus en plus évident que la transmission de la foi est en panne et qu'on n'arrive pas à rétablir le courant. Nous sommes les témoins, souvent impuissants, de cette panne de la transmission de la foi. Le fossé se creuse d'une génération à l'autre. Même avec Vatican II et le renouveau de la catéchèse, de plus en plus de catholiques prennent leur distance de l'Église et de la foi chrétienne. Bien des parents reconnaissent qu'ils n'ont pas les mots pour exprimer et communiquer leur foi qui devient ainsi de plus en plus discrète, ébranlée et même silencieuse. Et pourtant, les gens d'ici ont la réputation, du moins selon Gilles Vigneault, d'être «des gens de parole

et de causerie». Mais dans le domaine de la foi, nous sommes trop souvent des gens de peu de mots et nous ne savons plus parler du Dieu révélé en Jésus Christ.

En plus de cette difficulté de la transmission et de l'expression de la foi, de nombreux chrétiens et chrétiennes se demandent, sans trop le dire, si le langage traditionnel de la foi exprime des réalités encore «croyables», des vérités qui ont du sens et qui éclairent leur vie, et surtout qui rejoignent Dieu. Bien des questions sur Dieu sont sans réponse. Devant la maladie et la mort d'un enfant ou d'une jeune maman, on se demande qui est ce Dieu qui permet ces situations. Lors du tragique 11 septembre 2001 et récemment lors du drame du tsunami en Asie, on pouvait entendre cette question : «Où est-il Dieu?» Nous sommes loin d'être à l'aise avec cette croyance en un Dieu qui serait du côté des Américains et contre les musulmans. Beaucoup s'attendent à ce que Dieu intervienne pour nous protéger des catastrophes, nous guérir de nos maladies, nous apporter le succès désiré. D'autres arrivent à conclure que Dieu n'a plus sa place dans un monde scientifique et devenu de plus en plus autonome.

Depuis quelques années, nous sommes témoins d'un «retour de Dieu» qui s'exprime dans des groupes et des «sectes» qui se répandent, en dépit de leur fondamentalisme de couleur biblique et parfois de leur bizarrerie qui font la une. De plus, on fait trop souvent la guerre, comme on joue les kamikazes, au nom de Dieu en qui on met sa confiance. De ce Dieu qui devient prétexte à entreprendre la guerre, les gens d'ici n'en veulent pas et avec raison.

Un fossé ne cesse de se creuser entre les spécialistes de la foi chrétienne et les gens qui se tournent vers d'autres maîtres pour trouver le spirituel. Beaucoup s'engagent dans des démarches d'intériorité et de recherche de sens. Mais ce qui est nouveau, c'est que leurs démarches sont de moins en moins rattachées à l'Église. Il faut bien admettre un libéralisation du «marché religieux», analogue aux autres marchés, et la libre circulation des croyances et des pratiques religieuses qui ne sont plus uniquement inspirées par le christianisme. Dans toutes ces quêtes de spiritualité, qui marquent notre époque, nous constatons un éclatement des croyances et des pratiques qui manifeste que l'Église n'a plus le monopole du spirituel et qu'elle n'est plus un passage obligé. Bien des gens ne font plus tellement confiance à l'Église dans leur quête du spirituel et ils se méfient de ses dogmes qui ne semble plus correspondre à leurs attentes et à la pensée d'aujourd'hui. Dieu serait-il donc en train d'échapper à l'Église?

De Jésus, apprendre qui est Dieu

Bien des gens réduisent le message de l'Évangile à l'amour du prochain. L'enseignement de Jésus est pourtant beaucoup plus original et plus riche. Il porte principalement sur Dieu et sur son attitude à l'égard des humains. Jésus ne fait pas connaître Dieu par de savants cours de théologie ou par des commentaires sur les livres sacrés. Il ne s'est pas tenu au Temple ou dans les grandes écoles rabbiniques; au contraire, il s'est fait prédicateur itinérant de village en village. L'évangéliste Marc résume sa prédication en ces mots : «Le temps est accompli, et le Règne de Dieu s'est approché : convertissez-vous et croyez à l'Évangile» (1, 15). La proximité du Règne de Dieu, Jésus la connaît

avec une assurance qui surprend et attire ses auditeurs, surtout les gens simples écrasés par les pouvoirs civils et religieux. Ses auditeurs sont étonnés de son message et de la conviction de sa parole. Il parle avec autorité de ce Dieu qui rend heureux les pauvres et les marginaux, qui consolent ceux qui pleurent, qui rassasie les affamés. Voilà ce qui arrive quand Dieu se fait proche des humains! Ce Dieu ouvre ses bras à tous, les pauvres et les pécheurs, comme un père généreux. Il est toujours à la recherche de ceux et celles qui sont perdus, comme un bon pasteur. Ce Dieu, Jésus en parle d'expérience personnelle et il n'a pas besoin de s'appuyer sur les témoignages des autres. Sa parole a la fraîcheur de la source. Non seulement il parle de Dieu, mais ses attitudes et ses gestes visent à faire connaître Dieu. Son attention aux petits qu'il laisse venir à lui, sa présence aux pécheurs avec qui il mange, ses rencontres avec les malades qu'il guérit laissent entendre clairement que Dieu se fait proche des humains et qu'il les aime.

Les autorités religieuses et civiles ont décidé de faire mourir Jésus, parce que son message sur Dieu ébranlait tout le système religieux du temps. Jésus ne s'est pas dérobé. Il a continué à faire connaître le vrai visage de Dieu en étant fidèle à sa mission jusqu'au don de sa vie sur la croix. En Jésus qui pardonne à ses bourreaux et qui meurt, Dieu se révèle à nous. En le ressuscitant, Dieu montre sa fidélité et la puissance de son amour. Dans la mort et la résurrection de Jésus, Dieu se fait connaître pour de bon comme l'unique et véritable Dieu. Dans la foi, nous acceptons que Jésus est celui qui a le mieux exprimer Dieu, tout en reconnaissant que sa parole et ses actions n'arrivent pas à tout dire de Dieu. En conséquence, pour avoir accès à Dieu, il ne faut pas partir des idées que véhiculent les religions et les philosophies, mais plutôt de la contemplation de Jésus selon les évangiles transmis par l'Église.

La Bonne Nouvelle sur Dieu

En Jésus, Dieu se rend visible : «Celui qui m'a vu a vu le Père» (*Jean* 14, 9). La Parole de Dieu devient Quelqu'un que les humains peuvent toucher et écouter (*I Jean* 1, 1-4). La révélation de Dieu en Jésus atteint son point culminant et nous n'avons pas à attendre une autre révélation. Il nous a tout dit en Jésus, son Fils unique. Le vrai Dieu n'est donc pas solitude. En plus de nous faire connaître que Dieu est son Père et notre Père, Jésus nous révèle discrètement un «troisième» en Dieu : l'Esprit Saint. Il ne s'agit pas d'une force ou d'une puissance divine, mais bien d'une présence personnelle de Dieu. L'Esprit vient du Père et il enseignera tout (*Jean* 14, 26). C'est lui qui a parlé par les prophètes, comme l'affirme le Credo, et qui donne la vie. L'Esprit est Dieu à l'égal du Père et du Fils, distinct d'eux mais dans une intense communion.

Plus nous devenons des familiers du message et de l'oeuvre de Jésus, plus nous sommes sur le chemin qui conduit au vrai Dieu. C'est ce même chemin qu'il faut prendre aussi pour connaître l'être humain et son destin. La réponse à l'athéisme et à l'indifférence ne peut être finalement que la connaissance du Dieu révélé en Jésus Christ. En Jésus, se révèle le «Dieu différent» (C. Duquoc), différent de celui des religions, de celui des philosophes et de celui du Nouvel Âge. Car Dieu n'est pas le premier moteur immobile, ni le solitaire jaloux de sa gloire, encore moins le tout-puissant capricieux, ni la source mystérieuse d'énergie. Par son message et ses œuvres, Jésus laisse entrevoir son identité

et il apporte une lumière nouvelle sur Dieu qui est son Père, son origine, depuis toujours et qui donne l'Esprit de liberté et de vérité. Jésus nous révèle que Dieu se fait proche des humains jusqu'à faire une alliance avec eux, qu'il est toujours en quête de leur amour, qu'il est miséricordieux et sauveur. Ce Dieu «humain» est aussi tout-puissant mais «fragile», car sa puissance est celle de l'amour; il est le créateur qui, en donnant tout, se fait discret et respectueux de notre liberté et notre responsabilité. La foi chrétienne nous place en présence de Dieu qui s'est engagé dans notre histoire et qui, en Jésus de Nazareth, est devenu l'un de nous. Le Dieu en qui le chrétien accorde sa confiance est le Dieu heureux de venir habiter parmi nous et qui devient si proche de tout humain et si présent à chacun que c'est l'amour et le service qui l'honorent : «Ce que vous avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait» (*Matthieu 25, 40*). La vérité de tous nos discours sur Dieu et toutes les croyances à propos de lui s'éprouve et se vérifie dans nos entreprises d'humanisation. Un Dieu qui fausse l'être humain est un faux dieu, une idole. Face à ce dieu, le chrétien est un athée. N'oublions pas que les premiers chrétiens étaient considérés comme des athées parce qu'ils refusaient d'offrir les sacrifices aux dieux de l'Empire romain.

Dans des mots de chez nous

Le langage sur Dieu dans la Bible relève d'une culture qui est loin de nous. De même les affirmations des Credo et celles des théologies de la grande tradition de l'Église et de la liturgie. Pour les gens d'aujourd'hui, ce langage leur est devenu étranger. Mes étudiants et étudiantes qui débutent en théologie doivent se familiariser avec tout un vocabulaire : économie du salut, dogme, kénose, parousie, eschatologie, kérygme... Avec humour, le plus souvent avec impatience, ils dressent la liste des mots employés durant mes cours ou rencontrés dans leurs lectures et ils sont étonnés de ne pas toujours trouver leur signification dans le *Petit Robert*. De plus, le langage sur Dieu que nous employons est marqué par une vision du monde et de la société. Pensons à des expressions qui disent le cœur de notre foi en Dieu avec les mots «père», «fils» et «souffle»; Jésus le Fils qui «descendit du ciel» et qui est maintenant «assis à la droite du Père»; l'Esprit Saint qui «procède du Père et du Fils». Nous héritons d'un langage de foi qui a certes ses limites, mais qui permet de nous exprimer, de nous comprendre et d'assurer notre identité chrétienne. Ce langage toutefois est de moins en moins la langue maternelle de la majorité des gens.

Le langage de la foi peut laisser entendre que le croyant ne sait pas finalement de quoi il parle. Il dit que Dieu est Père, mais pas nécessairement comme le père autoritaire que certains ont connu. Il dit que Dieu est juste, tout en s'empressant de préciser que Dieu n'est pas juste comme les humains le sont. Il ajoute que Dieu est juste comme seul Dieu peut être juste. Il y a toujours quelques aspects à préciser et à ajouter, sans jamais trouver la satisfaction d'avoir les mots exacts. Nous sommes souvent tentés de nous forger un Dieu à notre mesure et, au lieu de nous adapter à lui par la foi, de l'adapter à nos besoins et à nos rêves. Pour rejoindre dans la foi le Dieu Tout-Autre, il nous faut prendre le chemin vers l'inconnu et l'inaccessible que Jésus de Nazareth nous a ouvert.

C'est tout un défi pour la théologie, la prédication et la catéchèse de traduire les expressions bibliques et traditionnel sur Dieu dans le langage et la mentalité des gens d'aujourd'hui. Pour ces derniers, les langages sérieux et adéquats à la réalité sont ceux des sciences, des mathématiques et de l'informatique. Ces langages, qui font appel à une vérification toujours mesurable, prétendent être objectifs, donc les seuls valables pour exprimer le réel. Certains semblent oublier que lorsque nous entrons dans le domaine des relations humaines, de l'intériorité, de l'amour et du sens de l'existence, il nous est nécessaire de faire appel à un langage autre que celui des sciences. N'avons pas spontanément recours à des images, à des comparaisons, à des métaphores? Mentionnons aussi le langage de la poésie qui évoque le beau par des images, des allusions, les assonances des mots et le rythme des phrases. Les mots employés sont ceux du dictionnaire, mais leur arrangement permet de sortir de la banalité du quotidien, nous ouvrant ainsi sur des horizons insoupçonnées et invisibles de la réalité. Pour évoquer Dieu le créateur du monde, Dieu qui est provident, Dieu qui vient habiter chez nous, nos langages sont certes maladroits et inadaptés à la mentalité scientifique. Serions-nous donc contraints au silence? Non. Comme dans la poésie et dans le langage de tous les jours, nous recourons à des images, à des métaphores, à des analogies, tout en étant conscients que notre langage est une approximation. C'est au moins un balbutiement. En tenant compte de la culture moderne et scientifique des contemporains, le temps est venu de risquer l'élaboration d'un langage de foi sur Dieu et sur nos rapports avec lui qui serait plus qu'une adaptation superficielle mais une réelle inculturation.

Ce Dieu qui nous rend responsables

Si Dieu laisse bien des contemporains indifférents, c'est souvent parce que son identité – la représentation qu'ils s'en font – leur paraît insupportable pour la pensée et paralysante pour l'action. Pour rendre Dieu crédible, il est requis de nous débarrasser des images de Dieu qui surplombe l'être humain et qui est à l'arrière plan de nos conflits. C'est pourquoi le message de l'Église et le défi des théologiens et théologiennes sont de revenir à un Dieu «évangélique», ce qui veut dire penser Dieu à partir de Dieu, en se mettant sur les chemins qu'il a lui-même tracé en Jésus de Nazareth. En Jésus, nous apprenons que Dieu est discret, humble et même impuissant, qu'il ne se donne pas à être rencontré là où nous l'attendons, qu'il est même mal à l'aise dans bien des lois et pratiques des institutions religieuses. Des humains, Dieu attend et mendie la confiance et l'amour. La foi en ce Dieu ne requiert nullement que nous désertions la société moderne. Elle nous rend au contraire responsables de la société, en ne nous imposant pas d'autres devoirs que de la rendre plus humaine.

En cherchant à toujours respecter l'autonomie de l'être humain devenu adulte, il ne faudrait toutefois pas succomber à tentation actuelle de reléguer Dieu au domaine privé et de l'éloigner de nos vies, surtout de ce qui est sérieux et engageant. Cette réduction de la foi en Dieu au «privé» est un appauvrissement de la société, puisque celle-ci est tentée de se donner de nouveaux absolus qui lui ferait oublier la valeur unique de chaque personne, en mettant en œuvre des politiques qui ne visent que l'accroissement de la richesse pour une élite jouissant de tous les pouvoirs. Nous avons la responsabilité de respecter toute

personne et de vouloir l'épanouissement de chacune. Pour réaliser cela, le Dieu de l'Évangile n'est-il pas notre meilleur allié?

Dans la modernité, nous faisons l'expérience que Dieu n'est plus nécessaire et que nous pouvons vivre humainement sans lui. De fait, il ne nous impose pas sa présence et il ne veut pas d'un assentiment qui serait arraché de l'être humain par peur ou impuissance. À l'égard de ceux et celles qui se veulent les promoteurs d'une société débarrassée de Dieu, la tentation est grande pour le croyant de se donner la mission de leur montrer que «Dieu compte». Au contraire, il convient plutôt de leur laisser entrevoir ce mystère de la gratuité de toute existence qui se fonde sur un amour totalement gratuit. Cet amour désintéressé et gratuit nous est connu par l'oeuvre de Jésus et surtout par sa mort et sa résurrection. C'est là que Dieu se fait connaître et se donne à nous. Et ainsi, nous sommes appelés à reconnaître que «Dieu est plus que nécessaire» et nous pouvons alors faire l'expérience de la gratuité, de la joie et de la bonté. Le Dieu «plus que nécessaire» est le Dieu de la gratuité, qui aime généreusement sans mérite de notre part : «L'amour fait sauter la relation de nécessité en la dépassant» (E. Jünger). Ce Dieu qui est amour, n'est-il pas celui de l'Évangile?

Conclusion :

Durant le Carême de l'an dernier, les gens de Bourget et de Saint-Pascal-Baylon (deux paroisses rurales du diocèse d'Ottawa) ont rédigé leur Credo qu'ils ont proclamé à la Veillée pascale. Ils ont fait un effort pour exprimer la foi dans des mots d'aujourd'hui. Ils tenaient à dire que Dieu aime tous les humains, ce Dieu que Jésus nous révèle.

Je termine en vous proclamant un Credo bien de chez nous.

Je crois en Jésus

le Fils unique de Dieu,
né de Marie de Nazareth pour toutes les nations.
Bon pasteur miséricordieux qui me guide
vers Dieu son Père qu'il a aimé jusqu'à en mourir.
Ressuscité, il est le Vainqueur de la mort et de tout mal.
Il m'enseigne le chemin de vie et de bonheur par la Béatitudes.
Il est le Pain de vie.
Toujours sur ma route, il est l'aujourd'hui du royaume de Dieu.

Je crois en Dieu le Père

source de toute bonté et de toute beauté,
présence au cœur de tous les humains, ses enfants,
lumière sans déclin,
créateur de liberté,
maître d'oeuvre rempli de sagesse
et dont l'amour est la seule puissance.

Je crois en l'Esprit Saint

grand vent de Dieu qui renouvelle la face de la terre,

chuchotement de Dieu dans l'intimité des cœurs,
source de vérité et d'inspiration,
souffle de vie et d'harmonie,
il fait l'unité dans le cœur des hommes et des femmes
et il est l'âme de l'Église que nous formons.

Amen.

LES MATINÉES DOMINICALES DU CARÊME 2005

Pour ses Matinées dominicales du Carême, l'*École de pastorale* invitait cette année trois personnes à venir témoigner de leur engagement et interroger nos comportements de croyantes et de croyants dans différentes situations sociales.

Nous recevions le 27 février, au troisième dimanche, Sr Yvonne BERGERON, c.n.d., intervenante en éducation et dans le milieu de l'engagement social.

Nous reproduisons ici une note de présentation et le texte de son intervention :

1/PRÉSENTATION

C'est d'abord au sein de l'Action catholique que Sr Yvonne BERGERON a hérité d'un intérêt marqué pour les transformations sociales, le changement des structures ecclésiales inadéquates et le développement international. Elle est vite devenue une personnalité bien connue au Québec. Elle fut professeure dans les Facultés de théologie des Universités de Montréal, de Sherbrooke et de l'Institut de pastorale des Dominicains de Montréal. Sr Yvonne BERGERON sait allier la rigueur intellectuelle et l'action. C'est ainsi qu'elle fut coordonnatrice du Service de la pastorale sociale du diocèse de Sherbrooke durant de nombreuses années. Elle a fait partie également du Réseau *Femmes et Ministères*.

Actuellement, elle est conseillère provinciale de sa Congrégation, membre du Conseil national de Développement et Paix, membre du Réseau des chercheuses féministes du Québec, membre du Comité de soutien au partenariat hommes et femmes en Église de l'Assemblée des évêques du Québec, en plus d'être membres de différents comités d'organisme communautaires. Elle poursuit aussi ses recherches, écrit et intervient sur les rapports entre la théologie et le développement social, la justice économique et écologique, la solidarité internationale ainsi que l'équilibre dans les relations hommes/ femmes.

2/INTERVENTION

UNE VIE INTERPELLÉE PAR L'ENGAGEMENT SOCIAL

J'ai reçu comme un cadeau cette invitation à venir participer aux *Matinées dominicales de carême*. Et quand j'ai commencé à le « déballer » pour préparer mon intervention, j'ai réalisé que ce cadeau m'offrait une magnifique occasion non seulement de faire le point sur mon engagement social aujourd'hui, mais aussi de relire certaines pages de mon histoire qui ont influencé cet engagement et de laisser monter quelques rêves que je porte avec d'autres pour en arriver à bâtir un monde plus humain. C'est donc à partir de cela que je veux partager avec vous.

Or, nous le savons, le premier livre par lequel Dieu nous parle, c'est celui de la *vie* : les personnes rencontrées, les événements, les projets, les souffrances et les espoirs, les échecs et les victoires... Aussi, au cours de cet exposé, je resterai proche du livre de la *vie*. Et pour mieux comprendre la Parole du Dieu en qui je crois, je référerai également à la *Bible*, cet autre livre par lequel il se fait entendre. Ce faisant, je soulignerai au passage certains éléments qui me paraissent décisifs en regard de l'engagement social.

**PREMIER TEMPS :
BREF REGARD SUR MON ENGAGEMENT SOCIAL ACTUEL**

J'ai cherché mon âme, je n'ai pu la voir.
J'ai cherché mon Dieu, il m'a échappé.
J'ai cherché mon frère et je les ai trouvés tous les trois.
(F. Thomson)

Des solidarités importantes

Faire le point sur mon engagement social me renvoie d'abord sur les terrains où je découvre des solidarités nourrissantes avec des personnes et des groupes qui, de manières diversifiées, s'inscrivent dans la défense des causes humanitaires. Je pense ici à *La Chaudronnée de l'Estrée* où je siège sur le conseil d'administration et sur trois comités. Cet organisme, en plus d'assurer environ 3500 repas par mois à des femmes et des hommes dont certains sont « maganés parmi les maganés », est aussi préoccupé de prise en charge et d'éducation populaire pour les personnes usagères et pour l'ensemble du personnel. Cela suppose un nombre impressionnant d'interventions au quotidien et un éventail de projets ou d'activités pédagogiques qui s'échelonnent en cours d'année. Je travaille aussi avec le groupe *Commun'action Sainte-Jeanne-d'Arc*, une équipe de pastorale sociale paroissiale qui s'efforce de revitaliser le milieu à partir des personnes appauvries ou marquées par la solitude. Dans la mesure du possible, je réponds à des demandes ponctuelles du milieu : accompagnement de la nouvelle équipe diocésaine de pastorale sociale, soutien aux activités dans le cadre de la « Décennie pour l'élimination de la pauvreté » et autres interventions.

Par ailleurs, je continue d'investir au comité organisateur des *Journées sociales du Québec*. Ces rencontres, tenues aux deux ans depuis 1991, permettent à des personnes engagées socialement d'approfondir le lien qui existe entre leurs pratiques et leur foi chrétienne. Pour plusieurs participantes et participants, ces *Journées* favorisent des expériences qui redonnent du souffle sur les chemins de la libération. Enfin c'est à *Développement et Paix*, l'organisation canadienne mise sur pied par les évêques après le Concile Vatican II, que je suis engagée depuis la plus longue période : bientôt 25 ans au conseil diocésain et cinq ans au conseil national. Également mouvement démocratique, cet organisme à la fois appuie des projets de développement dans les pays du Sud et sensibilise la population canadienne aux conséquences et aux causes des problèmes qui affectent ces peuples.

C'est donc avec ces femmes et ces hommes que j'apprends aujourd'hui le sens et la portée de la pratique sociale : ces partenaires, dont certaines et certains depuis près de vingt ans, demeurent pour moi des maîtres sur les voies du changement social. Ensemble nous portons les questions, nous cherchons des éléments de solution et nous évaluons la pertinence de nos discours et de nos actions. Bref, grâce à eux, je comprends davantage ce que veut dire *pratiquer une foi citoyenne* préoccupée de construire un vivre ensemble plus humanisant.

C'est encore avec ces personnes et ces groupes que j'apprends à mieux *gérer* les nombreuses résistances qui ne manquent pas de se manifester sur les routes de l'engagement social. Comme le souligne Joseph GIGUÈRE dans un article intéressant sur la pastorale sociale :

dans la mesure où celle-ci cherche pour vrai à ce que soient réalisées, ici et maintenant, dans la société concrète existante, les conditions pour que les humains soient traités avec dignité, justice et amour, comme les fils et filles de Dieu qu'ils sont, il serait ingénu, voire illogique, de postuler qu'elle puisse le faire sans troubler la quiétude des intérêts et groupes qui profitent de l'injustice et des inégalités structurelles¹.

Or, dans les communautés chrétiennes, les résistances les plus marquées sont généralement les suivantes :

. *L'ambiguïté de la pratique sociale*. Accompagner des personnes prostituées dans leur démarche vers la réinsertion sociale, marcher avec des gens appauvris pour réclamer le respect de leurs droits, dénoncer des lois injustes et exiger leur remplacement, est-ce que tout cela peut s'appeler une « pratique évangélique »? Plusieurs en doutent. Et l'ambiguïté paraît d'autant plus grande que les actions touchent la politique. La résistance s'exprime alors par des affirmations semblables à celle-ci : « La foi et la politique, ça ne va pas ensemble. »

. *Le sentiment d'impuissance*. Un nombre important de croyantes et de croyants se sentent dépassés par l'ampleur des problèmes sociaux et des enjeux collectifs. Ils ne se considèrent pas capables de les comprendre, faute d'instruments appropriés pour en faire l'analyse. Partant de là, ils ne peuvent voir comment agir de façon pertinente². Ce sentiment d'impuissance risque fort de paralyser l'engagement

¹ « Peut-on changer le monde sans que ça dérange? », *Prêtre et Pasteur*, novembre 2000, p. 600.

et de laisser à d'autres la possibilité d'agir : « Par là même les communautés croyantes sont maintenues dans les ornières d'une foi privatisée sans prise sur les enjeux collectifs et sans pratique historique transformante »³.

. *La crainte de prendre parti et de dénoncer.* « Prendre parti ou dénoncer, ça brise l'unité », voilà une phrase que nous avons certainement plus d'une fois entendue.

Pour plusieurs, en effet, parce que l'évangile nous demande d'aimer tout le monde,

il faut rester neutre. Et souvent d'ailleurs, on ne questionne aucunement l'existence

ou la pertinence de cette neutralité. Mais est-il toujours possible de rester neutre?

Comment, par exemple, prendre la défense des plus mal pris sans dénoncer les causes de leur situation? Et pourquoi ne serait-il pas possible de prendre la défense

de ces personnes sans exclure ceux et celles qui contribuent à leur rendre la vie difficile?

Nous le voyons, elles ne sont ni minces, ni banales ces résistances. Elles sont plutôt des forces avec lesquelles il importe de composer pour en faire des lieux de passage vers des changements libérateurs. Et c'est aussi cela que nous apprenons sur le terrain.

Des motivations inspirantes

Qu'est-ce qui m'incite à continuer dans l'engagement social? Qu'est-ce qui me renforce aujourd'hui à cet égard? Voici quelques éléments de réponse parmi les plus significatifs.

Premièrement sur le plan humain et social. Les conditions de vie inacceptables qui sont faites à tant de personnes, de groupes et de collectivités constituent pour moi une interpellation bien suffisante pour conduire à l'action. Même un rapide coup d'œil sur la situation qui prévaut actuellement dans notre monde laisse entrevoir les grands traits du tableau. Quant aux chiffres, ils ne manquent pas d'éloquence pour évoquer l'ampleur du phénomène :

- . 250 millions d'enfants sont encore exploités (*Le Devoir*, 13/12/04);
- . un enfant sur deux doit lutter pour survivre selon l'UNICEF;
- . la moitié des chômeurs sur la terre ont moins de 24 ans selon un rapport du Bureau international du travail présenté en août 2004;
- . plus de deux milliards de personnes vivent dans la misère absolue (Jean Ziegler);

² « Tu me demandes un virage à 180 degrés, me disait un pasteur, car je n'ai pas été formé pour cela. »

³ COMITÉ DE THÉOLOGIE DE L'ASSEMBLÉE DES ÉVÊQUES DU QUÉBEC, *L'engagement des communautés chrétiennes dans la société*, Montréal, Fides, 1994, p.32.

- . près du tiers de la population de Montréal vit dans la pauvreté (*Le Devoir*, 15/12/04);
- . les femmes possèdent moins de 1% des richesses de la planète alors qu'elles fournissent 70% des heures de travail et reçoivent seulement 10% des revenus (chiffres indiqués sur le site Internet de la Marche mondiale des femmes).

Je suis aussi révoltée et profondément questionnée par les conséquences désastreuses de la mondialisation du système économique néolibéral actuel dont la logique de rentabilité et de compétitivité, en plus d'entraîner une destruction de la planète, génère l'exclusion d'un nombre croissant de personnes et de groupes⁴. Il s'agit en effet d'un système arrogant, froid, impitoyable où les humains sont au service de l'économie alors que ce devrait être l'inverse. Or, pour les personnes, l'exclusion est une situation pire que la domination, l'appauvrissement, l'exploitation et l'oppression. Pourquoi? Parce que les gens exclus, tenus à l'écart, ne sont même plus considérés par le système : ils n'existent plus car ils ne sont plus rentables. Combien d'êtres humains deviennent ainsi des « non-personnes »!...À des gestionnaires, lors d'une rencontre, Vivian LABRIE a posé cette question : « Est-ce que je dois comprendre qu'on va faire porter le poids de la décroissance sur la population la plus pauvre? ». Elle a reçu la réponse suivante :

Oui, il faut comprendre qu'avec la mondialisation, on n'a pas le choix pour permettre la compétitivité aux entreprises. Vous savez, quand on sème des carottes dans un jardin, il faut enlever beaucoup de semences pour avoir des carottes plus grosses. En réalité, dans la situation où nous sommes, on n'aura pas le choix de faire des morts pour garder des vivants⁵.

Me motivent singulièrement aussi l'espoir, le courage et le rebondissement de tous ceux et celles, chez nous et ailleurs, qui m'invitent par leur vie à ne pas lâcher et à continuer même quand tout semble « figé ». Revient ici à mon souvenir l'exemple de ces femmes brésiliennes qui, malgré leur constat que rien ne bougeait depuis un bon moment, poursuivaient pacifiquement leur lutte « ne serait-ce, affirmaient-elles, que pour dire aux décideurs qu'autre chose est possible. » Oui, de plus en plus, se renforce ma conviction qu'il est urgent de poursuivre ensemble au nom de la dignité des personnes, de l'avenir de nos jeunes, de la foi en l'être humain.

Deuxièmement sur le plan de la foi. Il est certain que ma référence à Jésus le Christ et à son Dieu comporte une interpellation unique et donne une motivation très particulière à l'engagement dans lequel j'essaie d'inscrire ma pratique. Dans la *Bible* en effet, le choix de Jésus et de son Dieu est clairement exprimé : tous deux

⁴ « Je définirais la mondialisation comme la liberté pour mon groupe d'investir où il veut, le temps qu'il veut, pour produire ce qu'il veut, en s'approvisionnant et en vendant où il veut, et en ayant à supporter le moins de contraintes possibles en matière de droit du travail et de conventions sociales » (Percy BARNEVIK, président du groupe industriel ABB). Texte cité dans *Mondialisation de la misère ou mondialisation des résistances, Comprendre la mondialisation pour changer le monde*, Document d'appui à la tournée de formation organisée conjointement par le RÉSEAU QUÉBÉCOIS SUR L'INTÉGRATION CONTINENTALE et SALAMI au cours des mois qui ont précédé le Sommet des Amériques en avril 2001.

⁵ Voir « Histoire de décroissance et de carottes », *Relations*, janvier-février 1996, p.4 et 5.

prennent parti pour les humains accablés, appauvris, marginalisés. Rappelons-nous brièvement l'exode du peuple hébreu :

J'ai vu, j'ai vu la misère de mon peuple qui réside en Égypte.
J'ai prêté l'oreille à la clameur que lui arrachent ses surveillants.
Certes, je connais ses angoisses. Je suis résolu à le délivrer de la
main des Égyptiens (...) maintenant va, je t'envoie auprès de Pharaon
pour faire sortir d'Égypte mon peuple, les enfants d'Israël (Ex 3, 7-10).

Le parti pris de Yahvé se situe à l'intérieur du champ social. Cela se passe au cœur d'un événement politique et le peuple comprend que son Dieu est *libérateur*, qu'il refuse l'esclavage, la domination, l'injustice et les structures d'inégalité. Il est le Dieu de la VIE. Tout au long de l'histoire biblique, nous retrouverons ce fil conducteur. Pour Israël l'Alliance avec Yahvé appelle une *nouvelle pratique* qui, non seulement rejette l'exploitation, l'oppression et l'exclusion, mais doit tendre vers l'égalité pour tous les humains. Le signe d'appartenance à l'Alliance c'est la *pratique sociale de solidarité*. Aussi croire en Yahvé et faire partie de ce peuple exige de travailler à bâtir une *nouvelle organisation sociale* en faveur des humains. Il n'est donc pas étonnant que nous voyons naître en Israël toute une série de mesures, ou lois sociales de solidarité, qui introduisent soit des palliatifs, soit des remises en ordre plus radicales permettant de corriger ou d'enrayer les abus⁶. Et quand, au sein du peuple, apparaissent des personnes appauvries, les prophètes réaffirment le devoir de la solidarité.

Quant à Jésus de Nazareth, il se fait l'expression même de l'amour prioritaire de Dieu à l'endroit des gens rejetés. Prophète bien enraciné et citoyen actif, il vit avec son peuple et partage la double captivité qui affecte les siens : captivité de la religion officielle entretenue par les autorités religieuses et captivité politique maintenue par le système en vigueur et par l'Empire romain. Devant une telle conjoncture, il ne reste pas neutre : il *prend position* en faveur des personnes dont la vie est menacée et il accepte d'aller à contre-courant. La *bonne nouvelle du Règne (ou du Royaume) de Dieu* dont il parle concerne d'abord celles et ceux qui en arrachent. C'est une bonne nouvelle de LIBÉRATION. Les choses vont changer : « Le souffle du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer une bonne nouvelle à des pauvres; il a commencé à m'envoyer proclamer à des captifs la liberté, à des aveugles, le retour à la vue, renvoyer des opprimés dans la liberté (Lc 4,18). Jésus *annonce* du nouveau, il *dénonce* la désintégration des conditions de vie faites à ses compatriotes et il *pose des gestes* pour que les choses changent (voir Mt 11,5). Pour lui la bonne nouvelle évoque des réalités bien concrètes : le bonheur des gens, la vie en abondance (voir Jn 10,10), du pain sur la table, un salaire équitable, des rapports sociaux équilibrés,

⁶ Voici quelques exemples de ces lois : donner de bon cœur et prêter (Dt 15, 7-11); assurer un salaire (Dt 24,14); respecter les droits (Ex 2,6-7) et ne pas violenter (Ex 22, 20-23); prêter sans intérêt (Dt 23,20); protéger « spécialement » le réfugié, la veuve, l'orphelin, le lévite (Dt 14, 28-29); tous les sept ans, remettre les dettes et rendre la liberté aux esclaves (Dt 15,4); tous les 50 ans, pendant l'année jubilaire, restaurer les droits (Lév 25, 8-18). Au retour de l'exil, c'est la codification définitive des lois dans le *Lévitique*.

une insertion valorisante dans la communauté...Pour le Galiléen, tout cela parle de Dieu.

Ainsi donc, choisir Jésus le Christ et son Dieu implique de choisir d'abord les humains les plus marginalisés sur le plan social (économique, juridique, culturel...) ou sur le plan religieux. À cet égard, comment ne pas rappeler ici le texte fondamental de Mt 25, 31-46 qui montre avec éloquence les deux dimensions de cette unique option et oriente vers une juste compréhension de la bonne nouvelle : « Nous sommes habitués à partir de l'universalité de l'amour chrétien pour parler de l'amour des pauvres alors que dans l'Évangile le mouvement est inverse : partant de l'annonce aux pauvres, il se prolonge en message universel⁷. À la fin de cette première partie, je n'hésite vraiment pas à dire que si les conditions de vie inhumaines faites à nombre de mes sœurs et de mes frères s'avèrent une raison suffisante pour me convier à l'engagement, ma foi espérante y insuffle une justification ultime et un sens radicalement nouveau.

DEUXIÈME TEMPS : QUELQUES INFLUENCES PLUS MARQUANTES

Je vous le dis :
Souciez-vous, en quittant ce monde,
Non d'avoir été bon, cela ne suffit pas,
Mais de quitter un monde bon!
(Bertolt Brecht)

En prenant un peu de temps pour relire mon histoire, sous l'angle de l'engagement social, je suis devenue plus consciente qu'il y a des événements et surtout des personnes qui ont joué un rôle de « signal de route » dans ma vie. Celles-ci ont largement contribué à me faire saisir le besoin de travailler à rendre le monde meilleur. Combien je veux ici leur rendre hommage et les remercier!

Une famille « contagieuse »

Je viens d'un milieu rural où, très jeunes, mes frères et moi avons appris à partager entre nous et avec les autres, spécialement avec les voisins. Quand la pauvreté touchait une famille pour quelque raison que ce soit, nos parents, dont la situation financière s'avérait alors très modeste, trouvaient toujours moyen d'apporter leur contribution afin que ces gens puissent tenir le coup et s'en sortir éventuellement. Je garde aussi bien vivant le souvenir d'une tolérance zéro à la fraude et à l'injustice quel que soit le lieu où cela pouvait se passer.

Après le décès de notre père, survenu au moment où nous entrions dans l'âge de l'adolescence, notre courageuse mère a su renforcer admirablement chez nous le sens du « bien commun » familial sans oublier celui de l'entourage. Avec quel doigté

⁷ COMITÉ DE THÉOLOGIE DE L'ASSEMBLÉE DES ÉVÊQUES DU QUÉBEC, *L'engagement des communautés...*, p. 42, note 54.

et quelle pédagogie elle nous invitait à participer aux décisions concernant la gouverne de la maison, les tâches quotidiennes et spécialement l'avenir de ce précieux héritage que constituait notre ferme laitière. C'est aussi à cette époque que j'ai eu la chance d'être éveillée à l'impact social de la « formule coopérative » dont mes frères seront plus tard des promoteurs convaincus.

Enfin, toujours avec grande admiration et profonde reconnaissance, j'évoque le souvenir d'une mère qui, en plus d'une vie bien remplie, est demeurée attentive à la condition des femmes. Présidente du *Cercle des fermières*, elle se préoccupait spécialement de celles dont l'existence était plus difficile et elle n'hésitait pas à prendre la parole publiquement. Un jour, j'avais alors huit ou neuf ans, je l'ai entendue à la radio défendre la condition des femmes paysannes. Combien j'étais fière d'elle! Ce moment inoubliable m'inspire encore aujourd'hui... C'est donc dans cette famille « contagieuse » que j'ai été contaminée par le virus de l'engagement social.

L'action catholique : une démarche dynamisante

Comme plusieurs jeunes des années cinquante, j'ai milité dans les Mouvements d'Action catholique à la JAC (Jeunesse agricole catholique) et à la JEC (Jeunesse étudiante catholique). Cette école-terrain nous initiait d'une manière pratique à la *démarche fondamentale* du voir-juger-agir. C'est là surtout que j'ai découvert la nécessité de prendre en considération les problèmes qui affectaient les gens et de les analyser méthodiquement jusque dans leurs causes (VOIR). J'ai appris également à porter un jugement éclairé sur ces réalités à partir de valeurs humaines et d'une référence chrétienne concrètement interpellante (JUGER). J'ai enfin appris à chercher des solutions, poser des gestes et entreprendre des actions susceptibles d'améliorer, de corriger ou de changer les situations difficiles (AGIR).

Bref, l'Action catholique m'a offert les *conditions environnementales* nécessaires pour que le virus de l'engagement social puisse se renforcer. Ces conditions peuvent se résumer ainsi : identifier à la fois les conséquences et l'origine des problèmes, écouter avec d'autres la parole de Dieu et grandir dans une foi qui s'enracine au sein des réalités quotidiennes (la vie familiale, le travail, l'économie, les choix politiques, la culture, les loisirs...).

Des déplacements signifiants

Plus tard, j'étais déjà membre de la Congrégation de Notre-Dame depuis plusieurs années, deux « déplacements » viendront marquer ma pratique sociale. Le premier est un *changement de lieu physique*. Avec Marie, une compagne de ma communauté, je suis allée habiter un quartier parmi les plus pauvres de Sherbrooke : la paroisse à laquelle nous appartenions comptait environ 60% de personnes prestataires de la sécurité du revenu. Et nous y sommes depuis 23 ans. C'est un milieu qui nous sollicite à la fois par la grande vulnérabilité de nombreuses familles et par la

diversité culturelle de sa population. La majorité des personnes réfugiées ou immigrantes vit dans ce quartier.

Par le travail de ma compagne spécialement, j'ai pu mesurer un peu plus les multiples détresses avec lesquelles se débattaient jour après jour ces femmes, ces hommes et ces jeunes. Des enfants qui déjeunaient à tour de rôle, des mères qui se dévalorisaient, une violence générée par l'appauvrissement, des familles inquiètes de leur avenir, la solitude et l'angoisse chez des personnes âgées et combien d'autres exemples pourraient s'ajouter.

J'ai eu aussi l'opportunité de connaître de nombreux groupes communautaires et populaires proches des gens laissés pour compte et qui défendaient leur cause. En travaillant avec eux, j'ai réalisé l'importance de lutter contre les préjugés parfois si tenaces à l'endroit des personnes dites « assistées sociales ». J'ai aussi mieux compris la nécessité de faire ressortir la dimension collective de la pauvreté, de l'inégalité et de la violence. À titre d'exemple, je pense ici à cette jeune femme qui, en côtoyant plusieurs personnes vivant des difficultés semblables aux siennes, découvre que son état de pauvreté ne dépend pas d'elle. Progressivement elle se familiarise avec la logique du système économique en cours, étudie les impacts de la loi sur la sécurité du revenu et, ayant retrouvé confiance en elle, devient la porte-parole du groupe de défense des personnes appauvries.

Parallèlement à ce changement de lieu physique, s'est ajouté une sorte de *déplacement d'ordre pédagogique et théologique*. Avec les membres de la Table de la pastorale sociale du diocèse, j'ai travaillé à mettre en pratique la « pédagogie des opprimés » du grand pédagogue brésilien Paulo FREIRE :

Cette pédagogie (...) vise à libérer l'homme de tout fatalisme, à le rendre sujet responsable de sa pratique personnelle et collective. Cette éducation est solidarité avec les opprimés. Elle vise à rendre les opprimés capables de s'organiser pour transformer la situation, elle implique que les opprimés expérimentent pratiquement les possibilités de cette transformation – ici et maintenant. Enfin, la pédagogie des opprimés, vue comme pédagogie de l'engagement, est un processus permanent de libération⁸.

Quel parcours à entreprendre! Et quel changement nécessite un tel processus! Mais aussi quelle promesse pour le monde de concrétiser à plusieurs cette conviction de Paulo FREIRE : « Personne ne libère personne, personne ne se libère seul, les hommes se libèrent ensemble. »

Par ailleurs, en poursuivant mes réflexions sur le plan théologique, j'approfondissais particulièrement à ce moment-là le courant de la *théologie de la libération*. Celle-ci est née au cœur de la vie des pauvres, en Amérique latine plus précisément. Dans ces quartiers de misère, en cherchant à mieux saisir leur situation

⁸ Colette HUMBERT, *La pensée et le cheminement de Paulo Freire*, Les cahiers de la conscientisation, no 2, Collectif québécois d'édition populaire, p. 9.

et pourquoi ils en étaient là, des croyants et des croyantes se demandaient : « Où est Dieu dans tout cela? De quel côté il se situe? Qu'est-ce qu'il fait? ». Partant de là, ils sont revenus à la *Bible* et, accompagnés par des théologiens, ils ont réentendu la Parole de Dieu au vif de leurs souffrances, de leurs interrogations, de leurs espoirs et de leurs rêves. Ensemble ils ont compris que *Dieu était de leur côté*, avec eux sur les chantiers de la justice, de l'égalité, du respect des droits, de la libération de tout l'être humain et de tous les humains.

Et c'est de cette démarche faite de questionnements et de recherches, de prises de conscience individuelles et collectives, de cheminements personnels et communautaires, qu'a surgi et s'est élaborée progressivement la théologie de la libération définie par Leonardo BOFF comme « le cri articulé des pauvres ». Est-il utile d'ajouter que ces deux déplacements m'ont bouleversée à maints égards, secouée à certains moments et surtout confrontée dans ma façon de voir, de comprendre, de vivre, de prier et d'espérer.

L'événement marquant d'un stage au Brésil

Grâce surtout à l'organisation *Développement et Paix*, je connaissais déjà, partiellement bien sûr, la conjoncture pénible qui prévalait dans les pays du Sud. Je pouvais en identifier les principales raisons et saisir davantage l'*interdépendance* qui existe entre les pays du Sud et ceux du Nord. Comme l'a souvent rappelé *Développement et Paix* : « Les mêmes causes produisent les mêmes effets » ou encore : « Mêmes problèmes, mêmes solutions ». Et cela reste vrai. Je savais aussi que des décisions prises dans nos pays (par exemple, fixer des prix pour le commerce) peuvent avoir des conséquences néfastes pour les populations du Sud et que l'*interdépendance* peut aussi jouer positivement par des décisions en faveur des pays du Sud. Je réalisais par là le rôle incontournable d'une SOLIDARITÉ concrète avec eux pour que les choses changent.

Et c'est tout cela que m'a confirmé, de façon unique et intense, le stage que j'ai vécu avec ma compagne Marie dans les *favelas* du Brésil. En contact direct pour la première fois avec une pauvreté massive et une aussi grande misère, je fus littéralement renversée. Un sentiment de *profonde indignation* refaisait surface constamment. Je ne pouvais plus apprécier la réalité de la même manière en la regardant avec les yeux de cette immense partie de l'humanité qui est acculée à la survie jour après jour. Mais j'étais aussi et surtout en contact quotidien avec la lucidité, le courage et l'espoir rebondissant de ces gens fiers qui restaient debout et en marche, de ces gens créateurs et ingénieux qui accomplissaient beaucoup avec si peu, de ces personnes croyantes et ces communautés ecclésiales de base qui célébraient simplement mais bellemeent les moindres victoires dans la certitude que la présence du Ressuscité les accompagne en les réconfortant.

Enfin, à maintes reprises, j'ai pu vérifier la répercussion des gestes de solidarité très ordinaires (faire un don, signer une pétition...) qu'il nous est possible de poser à leur égard. À titre d'exemple, un projet de *Développement et Paix* réalisé en

partenariat avec un groupe brésilien a permis de creuser un puits qui alimente environ 5000 familles; sur le plan politique, une pétition adressée au gouvernement d'un pays du Nord a influencé une intervention de celui-ci en faveur d'un pays du Sud⁹. Bref, ce stage fut vraiment un événement marquant qui, à la fois, me renvoyait à mes options et rendait plus évidentes mes incohérences sur le plan de l'être et de l'agir. Quant au virus de l'engagement social, il bénéficia d'une « surdose d'adrénaline ».

TROISIÈME TEMPS : QUELQUES RÊVES PARTAGÉS

Toutes les fleurs de tous les demains
sont dans les semences d'aujourd'hui.
(Un prisonnier de l'Uruguay¹⁰)

Parmi les *urgences historiques* qui nous sollicitent présentement comme personnes et comme communautés croyantes, deux me paraissent majeures : la lutte à l'appauvrissement de la majorité de l'humanité et la protection de la planète. Toutes deux, nous le savons, demeurent intimement liées à la qualité du vivre ensemble des citoyennes et des citoyens et donc aussi au respect de la pratique démocratique.

Or, au centre de ces urgences, logent des *enjeux* de taille dont les plus profonds me semblent bien être les suivants : la reconnaissance des humains comme sujets égaux, libres, responsables et la reconstruction d'une espérance enracinée en ces lieux où la vie est menacée. De là montent les rêves que je partage avec d'autres. En voici deux en parenté étroite avec l'engagement social.

Le premier rêve peut s'énoncer ainsi : comme chrétienne ou chrétien, comme communauté croyante, comme Église, nous *recentrer sur la mission* qui est l'annonce et la réalisation de la bonne nouvelle de libération à partir des humains les plus « maganés ». Pourquoi la réalité sociale est-elle encore si peu présente dans nos rassemblements, nos célébrations, nos pratiques? Pourquoi cette tendance quasi généralisée à rester entre nous, à l'abri des affaires qui se passent à l'extérieur? Pourquoi cette sorte de fracture entre la pratique célébrante et la pratique sociale? Nous recentrer sur la mission suppose bien sûr de nous *décentrer de la vie interne* en refusant de nous laisser accaparer par des acquis à protéger, des besoins sur le plan liturgique, des peurs face au changement, des craintes relatives à la survie... pour ne mentionner que cela. Écoutons ici le bibliste André MYRE :

Annoncer la bonne nouvelle, encore aujourd'hui, ce n'est pas d'abord
parler de Dieu ou de Jésus, ou raconter des paraboles et autres textes

⁹ Plus récemment, la vaste Campagne menée en faveur de la remise de la dette des pays les plus pauvres en l'an 2000 (appelée « Campagne du Jubilé ») a donné comme résultat une remise de la dette de 28% et les pressions ont continué après 2000.

¹⁰ Ce texte a été défriché par Luis P. AGUIRRE.

évangéliques. Ce n'est pas discourir sur le religieux. C'est être aux côtés des personnes âgées, des assistés sociaux, des jeunes et des chômeurs à qui on fait porter le poids des déficits gouvernementaux. C'est poser des gestes qui feront naître l'espérance que l'Empire de la mondialisation, de la compétitivité, de la globalisation et d'autres monstres responsables de la misère des pauvres ne durera qu'un temps et que sa chute est proche. C'est cela la bonne nouvelle à annoncer. (...) Dieu, c'est mon secret (...). C'est Celui qui espère cette bonne nouvelle avec moi et me demande de la partager avec les pauvres. Au grand scandale des grands, qui voudraient bien que je me contente de parler de Dieu en leur laissant la conduite du monde¹¹.

Oui je continue de rêver que les communautés chrétiennes, quel que soit leur visage, seront de plus en plus nombreuses à croire en la « qualité subversive » de la bonne nouvelle capable d'inspirer un discours et une pratique de transformation sociale.

Quant au second rêve, prolongeant et explicitant le premier, il se traduit ainsi : comme chrétienne ou chrétien, comme communauté croyante, comme Église, *apprendre à aimer politiquement*¹². Certes nous entendons et répétons encore très souvent des affirmations fondamentales semblables à celles-ci : « Aimez-vous les uns les autres...Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis...Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent... » Et habituellement nous appliquons ces énoncés à l'amour qui se vit entre des personnes ou des groupes : bonne entente, camaraderie, accord, entraide, amitié ou autres formes d'expression caractérisées surtout par l'amour entre proches. Or l'« amour politique », sans négliger la connivence, la sympathie, les relations chaleureuses, prolonge le regard et le geste *jusqu'au plan de l'organisation sociale*. Pourquoi? Parce que « aimer évangéliquement » les humains c'est aussi bâtir des systèmes économiques, des rapports citoyens, des lois et des structures politiques qui assurent à chacun et à chacune une possibilité d'épanouissement maximal. En d'autres mots, c'est créer des conditions qui permettent à toutes et à tous de vivre le plus humainement possible¹³.

Aimer ainsi n'est-ce pas également répondre à la volonté exprimée par le Synode sur la justice en 1971 qui affirmait : « le combat pour la justice et la participation à la transformation du monde apparaissent pleinement comme une dimension constitutive de l'annonce de l'Évangile qui est la mission de l'Église »? Enfin apprendre à aimer politiquement facilitera l'exercice de notre rôle prophétique en nous invitant à dénoncer ce qui déshumanise et marginalise, à annoncer un monde de justice, d'égalité, de liberté et à donner des signes que ce monde est déjà en voie de réalisation. C'est par là même travailler à reconstruire l'espérance.

¹¹ *Maintenant La Parole, Propos inspirés de la Bible*, Montréal, Paulines, 2004, p. 46-47.

¹² L'« amour politique » dont parle la théologienne Ivone GEBARA rejoint sensiblement l'« amour efficace » évoqué par le théologien Gustavo Gutiérrez.

¹³ En 1987 les évêques du Canada ont posé un geste important d'« amour politique » en publiant un instrument de travail dans lequel ils questionnaient le modèle économique en cours. Il s'agit de « *Choix éthiques et défis politiques, Le libre-échange : à quel prix?* » Par la COMMISSION ÉPISCOPALE DES AFFAIRES SOCIALES, CONFÉRENCE DES ÉVÊQUES CATHOLIQUES DU Canada, Ottawa, Service des Éditions C.E.C.C., 29 pages.

Conclusion : redécouvrir le sens de la fête pour continuer la route...

Les changements sociaux faits à partir de la condition actuelle des personnes et des groupes exclus constituent l'axe de l'avenir de la société et de la mission d'évangélisation de l'Église. Le point d'arrivée demeure imprévisible mais c'est la poursuite de la marche qui compte. À ce titre, certains défis me semblent particulièrement considérables dont celui de ne pas lâcher en gardant la conviction qu'il existe d'autres possibles car les jeux ne sont pas tous faits. Celui aussi de ne pas évacuer la tendresse et le pardon malgré l'indignation face aux inégalités, à l'inconscience et à l'indifférence.

Pour relever ces défis et retrouver du souffle, qui parmi nous n'a pas expérimenté le pouvoir de la célébration? Sur les chantiers de l'engagement social, comme ils sont énergisants ces moments où nous fêtons même les moindres victoires, les petites alternatives, les changements réalisés, les efforts pour vivre autrement... Car, finalement, il n'y a pas de petites actions quand, regardant plus loin et plus profond, nous les ajoutons les unes aux autres, empruntant ce que le théologien chilien Pablo Richard appelle « la stratégie des fourmis et celle des abeilles ». En terminant, je nous rappelle cette magnifique parabole porteuse d'une grande espérance : « Le Royaume des cieux ressemble à une graine de moutarde qu'un homme à prise et semée dans son champ. C'est la plus petite de toutes les graines; mais quand elle a poussé, c'est la plus grande de toutes les plantes : elle devient un arbre, de sorte que les oiseaux viennent faire leurs nids dans ses branches » (Mt 13, 31-32).